

Chapitre 2

Petit patachon

Allons-y, racontons notre vie. Sans pression, sans sommation. Un jet, un bloc. Un tout, un rien. De l'insensé au nécessaire, vous allez comprendre.

Pour la faire courte, j'ai mené les premières années de mon existence dans un petit patelin égaré au milieu de la brousse la plus profonde et hostile. Ensuite, j'ai disparu avec toute ma clique pour aller tâter le milieu urbain. Une vie de freluquet fleurant bon la jeunesse s'est montrée, et après quinze ans de fredaines quotidiennes, j'en suis venu à embrasser des horizons nouveaux.

J'ai ajouté à mon répertoire de baladin en devenir de nouvelles mélopées. À peine l'âge de seize ans atteint, j'ai encaissé ma première murge digne de ce nom. La première d'une série en cours avoisinant les huit-cent-quatre-vingt-quatre. Dans la foulée, j'ouvrais mon compteur de pimbêches éméchées enfilées avec doigté. Autant vous dire qu'arrivé le temps de goûter aux joies de la fac, j'étais suffisamment rôdé pour voir se profiler devant moi de succulentes années de bringue. Introduction ? Sans transition, enchaînons.

J'ai d'abord fait la sombre et funeste connerie

d'envisager l'économie pour éclairer mon avenir. Je parlais du postulat que mes bonnes notes du lycée en la matière allaient parler pour moi. C'était sans compter sur une dose de travail requis inversement proportionnelle à celle que j'étais prêt à fournir. Moi, je me faisais fournir mes doses dans un tout autre domaine. En outre, j'avais dû être sacrément candide pour espérer trouver d'honnêtes gens sur les bancs de la discipline. La faute à pas de chance, j'imagine. Tous des fachos, des petits merdeux tout droit sortis des jupons de leur mère au foyer et éduqués par leurs moitiés, ces paternels misogynes allaités au salaire copieux offert par leur statut de patron. De ces petits mécheux soucieux d'en finir avec la tyrannie du tiers-monde et désireux de péter à terme plus haut encore que leur petit cul, pourtant déjà bien relevé par l'entraînement de tir. Des individus patibulaires à la bave abondante dès lors qu'il s'agit d'absorber le discours prolix de rhéteurs retors tordus par le poids finement feint de la culpabilité. L'économie n'avait que peu d'atouts en main pour convenir à mes attentes, tout compte fait.

Je suis alors allé tâter les lettres. Je vais y revenir, mais j'avais toujours apprécié lire et écrire. Cela ressemblait fortement aux qualités qu'on pouvait attendre d'un candidat à cette voie. Cette fois, au moins, j'avais un entourage libéré et même quasi-libertin, constitué pour la plupart de potentiels hippies affamés de la vie. Nouveau cliché, que ce soit dit.

Mais sitôt englué dans leur machine infernale, je me suis fait embrigader. Au sein d'un syndicat étudiant aux couleurs politiques voulues secrètes, pourtant mal cachées derrière leur énorme rideau pourpurin. J'ai pu réaliser à quel point ces virulents militants que sont les trotskards pouvaient être envahissants et coupe-bourses. De ces fiers et joyeux drilles qui contestent le caractère totalitaire de la frange bleue de la politique, mais n'en sont pas moins de farouches belligérants. Quand il s'agit d'imposer un point de vue douteux et de te sommer de fermer ton claque-merde, ils restent souvent les premiers. Alors, même si je m'étais bien fendu le claquoir à leurs côtés, j'ai décidé de rendre ma carte. De quoi précipiter l'échec de ma seconde tentative d'orientation, déjà bien avancé par l'ennui assommant qui s'était emparé de moi durant mes cours de littérature. Au moins avais-je obtenu la preuve qu'entre théorie et pratique, il y a souvent un pas de Bigfoot. Car entre aimer bouquiner en loisir et lire des classiques barbants, c'est le Grand Canyon qui prend sa place.

J'ai fini par radiner mes endives en école de journalisme, convaincu d'avoir enfin trouvé la mienne. Mais non, de toute évidence, cela se serait avéré bien trop facile. J'ai été dégoûté par ce qui était censé m'engrosser, et j'ai décarré. Encore. En journalisme, non seulement tu as le devoir de mettre de côté ton opinion personnelle et donc ton âme, mais en plus, tu dois t'efforcer d'évoquer les sujets

convenus par ta direction. Du moins, là où j'ai atterri, c'est ainsi que je l'ai subi. Autant vous dire que débarqué à cette conférence sur les bienfaits de l'austérité, ce n'est pas passé. Obligé de rendre compte de honteux propos d'obédience capitaliste sans aucune permission d'entrouvrir ma bouche, j'ai décidé de passer le cap et de jeter l'éponge.

J'étais sans études, sans diplôme. Sans travail, sans le sou. Sans ambition. Mais au moins, j'étais autant libre de m'exprimer pleinement que de me pinter la poire.

J'ai prospéré de la sorte jusqu'à mes vingt-six ans, soit l'an dernier, en parallèle d'une existence déconfite. Pendant six ans, désireux de me faire un poil de blé, j'ai fait ce que j'ai pu pour trouver du boulot. Mais en tout ce temps, je n'aurai engrangé d'expérience que dans les domaines les moins palpitants : mise en rayon dans deux magasins de meubles, caissier dans quatre supermarchés. J'ai été embauché dans une boîte de com' à logique fordiste aussi débilatante que l'usine au début du siècle... J'ai même livré des pizzas pour le compte d'un phallocrate frustré un peu gras du bide aux colères tonitruantes, de vrais traquenards. Ça m'a rapporté trois fois rien, j'ai dû compléter avec un nombre incalculable de parties de poker, et malgré tout mon talent à ce jeu d'esbroufe, j'ai eu tout le loisir de m'emmerder avec les contrats bancaires. Vous savez, ceux qui saignent à

blanc tout espoir d'avoir un jour des deniers pour soi. Pour autre chose que le remboursement de ses dettes.

Fauché, cliché, raté, j'étais trimballé de droite et de gauche et d'une structure à l'autre tel un bout de viande avariée qu'on transférerait d'une décharge à la suivante. Rien de bien entraînant, je n'avais alors fait que patiner.

Mais à un moment, il fallait bien que le récit devienne intéressant. Alors entre-temps, à défaut de procréer avec une gente dame, j'ai trouvé le moyen de créer tout court. Conscient que je ne me débrouillais pas trop mal avec la plume, j'ai embrassé l'espoir de vivre de mes écrits. Voilà, j'y reviens. J'ai pris le temps d'observer les attentes du public en matière de lecture tout en travaillant mon talent. Et après de nombreuses heures à accoucher d'essais timides et de nouvelles bancales, j'en suis venu à présenter en maison d'édition un roman plus coriace. Il traitait d'un jeune lambda sombrant dans la folie après être tombé trop bas dans les méandres des substances illicites. Un ouvrage assez osé de par son contenu plutôt noir et sa forme parfois crue, assez simple de par son sujet-valise, un bouquin qui a fait un tabac.

Par miracle, j'ai saisi l'instant où j'ai su que je serais reconnu par et pour ma plume. Artistiquement, financièrement, sexuellement. Finie la trime, finies les galères. J'en ai profité pour saluer de la main ces beuveries à l'arrachée succédées les unes aux autres

durant l'aube de ma jeunesse. Je savais qu'à compter de ce jour, j'allais pouvoir embrasser les orgies de grand cru où mon désir serait ma seule limite. La jambe et le sein allaient suivre, s'agglutiner vers moi, mon sort serait scellé. Ça allait être bien. Très bien même.

Bim-boum, présent me voilà. Voilà où j'en suis, messieurs les ectoplasmes : je mène depuis un an une vie de patachon. J'enchaîne les soirées en tous genres, peuplées de gens plus ou moins sortables et plus ou moins politiquement corrects. Je discute avec le poulain et l'étalon, le subtil et le bœuf, le raffiné et le beauf. Je joue avec les muqueuses de la belle et de la moins belle, de la bonne et de la très bonne, de la riche et de la pauvre, de la pleine et de la creuse.

Vous me verrez souvent aux côtés de jeunes classiques, style jean-t-shirt décontracté, adeptes de *binge drinking* et bien disposés à accepter un petit pétard de temps en temps. Mais peut-être me croiserez-vous en compagnie du plus improbable. De hippies défoncés H-24, genre pantalon ample, atébas dans les cheveux, piercing au vagin, avec débats de société en prime et grande ouverture sexuelle en best-of. De gothiques couleur charbon aux cheveux plus longs que la colonne et aux bottes plus lourdes que des enclumes, genre tatouage sur le sexe et enfer dans les yeux. De junkies mode deux de tension avec LSD et coke en option, si possible avec rails sur les anus

alignés d'une ribambelle de *périprostipapétiputes* gorgées de silicone. De Kévin friands du combo bière-pizza-match de foot... Non, je déconne. Toute bonne chose a une fin, et toute conne dose aussi. Même les *archéstéréotypes*.

Et puis, je ne passe pas tout mon temps en société, ça non. Il m'arrive aussi de vivre à la bonne franquette. Tranquillement posé dans mon chez moi, ce petit 150m² en plein cœur du VIème arrondissement de Paris. Comme maintenant que je me suis tiré de la purge de la nuit dernière.

Mes quelques moments de solitude se résument à un agenda déréglé, où je me couche à pas d'heure et ne me lève pas mieux. Quand je ne passe pas l'intégralité de ma journée encroûté dans la vase telle une épave ancrée au fond d'un océan de piche, je trouve une issue à ma routine de mort-vivant dans la culture qui m'encercle. De cannabis, littéraire, musicale et cinématographique. Je me délecte d'Épicure, mon maître à penser, des immenses Shakespeare, Sade et Wilde. J'abreuve mes oreilles difficiles des effluves de mes meilleurs vinyles et CD : Led Zepplin, Bob Dylan ou Elvis Presley, pour ne citer que le nectar du nectar. Je vis ma vie au rythme des meilleures œuvres du septième art, parmi lesquelles la filmographie de Quentin Tarantino, dont j'admire le style décalé et décousu, ou celle de Rodriguez dont j'adule l'audace et la réinterprétation.

J'ai enfin à mes pieds tout le panthéon divin

universel. Comprenez par là le rassemblement imaginaire de l'ensemble des dieux inventés par les hommes. Sur le devant de la scène, le petit père Dionysos, ou Bacchus. Dieu du vin et des orgies, des rêves, des illusions et de la folie... Un brave type que ce gus à ma solde.

Voilà. Tout cela, c'est moi. Une belle jambe. Tout va bien et même mieux, me direz-vous. J'ai tout pour moi : argent, célébrité, flots d'alcool et de mouille, de quoi satisfaire les érections de mon cher Sergent. En ce cas, qu'est-ce qui ne tourne pas ? La question est là. Vous y êtes aussi pour elle, pour elle et sa jumelle : vers où vais-je ?

Au point où j'en suis, je vais être honnête avec vous. J'ai beau avoir bourlingué dans pas mal d'endroits, me souvenir de quelques-uns, mon existence actuelle ne ressemble plus à celle que j'ai pu décrire. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même, nageant en plein flou à la recherche de je ne sais quoi. Je me rapproche de plus en plus d'une vie de nanti, condamné à ne côtoyer que le moins précaire. J'ai abandonné mes relations d'antan pour ces morues prospères aux cuisses bien huilées, planté toute une batterie de mes proches au profit de biens matériels bien plus frivoles et déshumanisants. Épicure se retourne dans sa tombe.

À l'origine pourtant, j'étais plutôt sain à mon sens. Fervent défenseur de la vérité, de la classe moyenne et

des choses simples. Je con-chie proprement les torche-canneaux que sont ces filles qui se gaussent d'autrui sous prétexte que papa a plus de pognon. Je ne supporte pas ces pintades, je préfère ma tranchée à leur basse-cour. Alors, pourquoi est-ce que je m'entête à les lustrer chaque semaine un peu plus, sans réelle saveur et malgré moi ? Pourquoi est-ce que je continue à m'enquiller des souris parmi les plus têtes à claques, celles à l'ouverture de jambes proportionnelle à la garniture du portefeuille de leurs « hommes » ? Simplement, pourquoi est-ce que je prends part à ces soirées pour gens friqués, où coupes de champagne prévalent par rapport à la fraîcheur de gens moyens imbibés de bonne bière ?

L'alcool ? La drogue ? Sont-ce là les dérives de ce succès insolent qui a fait de moi une marionnette trop riche et trop faible ? Ai-je quelque chose à prouver en continuant à vivre à mon gré d'égoцентриque ? Suis-je aliéné par cette spirale dangereuse dans laquelle j'ai plongé ? Sans doute toutes ces hypothèses contribuent-elles à entretenir la construction de ma réalité. Mais une seule explication prédomine. La rancœur.

Cette fille, Marion. Un ange passé, fantasme encore présent. Une icône enivrante, image galvanisante. Déesse de mes pensées, spectre de mes nuits. Oui, une fille, une putain de fille. Pathétique, authentique, larmoyant n'est-il pas ? Elle était en

licence de lettres, comme moi. On s'était trouvés au détour d'une soirée estudiantine somme toute classique. Ce jour-là, je n'avais pas connu mieux, ni pire que le seul et unique coup de foudre de toute ma coquaine de vie.

Je me souviens avoir entrevu son visage d'or sous les rayons d'un soleil généreux de fin d'été. Il m'était apparu comme tombé du ciel, issu d'un astre cristallin, dans un élan de grâce paré de superbe. Une chaleur sans pareille s'était emparée de mon corps, avait enveloppé mes muscles jusqu'à me prendre la tête. Le sol s'était déroboé sous mes pieds. Mon cœur, lui, était déjà condamné. Je pouvais ressentir chacune des caresses du vent qui venait cajoler ma peau délicate et me pousser vers le diamant d'un instant. Les cheveux cuivrés de la belle ondulaient au rythme de la même brise avec une légèreté féerique. Ses yeux verts perçants avaient eu raison des miens avant que je ne puisse décider de la façon dont j'allais la saluer. J'avais été absorbé. Captivé, envoûté, conquis, ce que vous voulez. Le petit trou de balle que j'étais (j'étais trop poétique depuis quelques lignes, je devais me retrouver) n'en menait vraiment pas large.

Marion s'était présentée à moi en toute simplicité. Après s'être éloignés un temps, nous nous étions retrouvés dans les derniers moments de l'évènement. J'avais pu apprendre son goût prononcé pour les mots. Comme moi, elle était mordue de livres et d'écriture. Elle aimait s'enivrer de belles phrases et en faire

bourgeonner de tout aussi saillantes sur ce petit cahier de brouillon qu'elle emmenait partout avec elle. Elle y griffonnait de tout, de rien, mais surtout de merveilleuses choses. J'avais pu le constater en jetant un lorgnon impressionné à ses écrits dits modestes. Fabuleux à mes yeux. J'avais pu bécoter l'espoir de finir ma vie à ses côtés. De former avec elle un couple parfait de deux jeunes écrivains en devenir que les sentiments et la création uniraient à jamais.

Après quelques semaines d'échanges enflammés, la timidité s'envolant peu à peu au profit d'une union passionnée, nous avons fini par former officiellement ce couple tant espéré. Ce duo exalté, détenteur de mes rêves les plus édulcorés. On a perduré dans la joie et le nirvana les plus parfaits pendant six mois. Cinémas, parties de jambes en l'air, confidences, débats, toutes ces conneries qui vous font oublier ce que vous n'êtes pas.

Un jour de mars, j'ai tout gâché. J'ai joué au con, au roi des andouilles. Le retour de flammes s'est avéré proportionnel à la dose infinie de bonheur brut qui avait été injectée dans mes veines, par celle que j'ai eu la cécité de trahir de la façon la plus injuste. Ce soir-là, je l'ai trompée. Rien pour moi, tout pour elle. C'était le 11, lors d'une énième soirée arrosée.

Marion n'était pas là. À sa place, toute une palanquée de greluches plus affolées par le poulet les unes que les autres. J'avais commis l'erreur de

mélanger du pastis, de l'absinthe, de la tequila et de m'en resservir trois. Sergent Garcia¹, seul survivant improbable de ce carnage, s'était épris d'une de ces filles et en avait fait sa petite affaire. Je ne me souviens même pas de son nom, peu importe. Ce soir-là, j'en ai monté une autre. Le lendemain, Marion le savait.

Je ne savais pas mentir. Je ne sais rien. Et de toute façon, jamais je n'y serais parvenu. Je me rappelle ce regard de glace par devant un cœur bouillant, de ceux qui n'admettent que la vérité et vous font ravalier toute envie de la défier. Elle m'a demandé des explications, évidemment. Le pourquoi du comment.

Je n'ai pas su quoi lui répondre. Le prétexte de l'alcool, pourtant véridique et suffisant en surface, n'était pas de taille à la contenter. D'autant plus blessée à la vue de mon silence, elle a peu à peu commencé à sécher ses larmes. La détresse a laissé place à la colère. Les remarques ont fusé, se sont faites de plus en plus virulentes, jusqu'à ce que le conflit vire à l'incident diplomatique. Vrille, prise de bec virulente, perte de tout contrôle, déblatération de conneries.

Je lui ai craché au visage que jamais je ne l'avais aimée, expulsant toute la quintessence de ma fierté de futur Narcisse. Le calme est redevenu roi, régnant

¹ Surnom attribué par Narcisse à son sexe, ce gros moustachu toujours au garde-à-vous

d'une main de givre sur des terres en ruine de son haut trône de glace. À peine pouvait-on entendre les gouttes de sang perler du cœur brisé d'une déesse, invraisemblablement blessée par un pauvre mortel. Avais-je pensé ce que j'avais dit ? Jamais de la vie. Enfin, je ne crois pas. Elle avait toujours été tout ce qu'il me fallait. Elle était mon modèle, mon idole. Mon besoin, ce que je voulais être. Elle était moi... en mieux.

Elle est là, la vérité. Je craignais Marion autant que je l'adulais. Je vivais mal le fait qu'elle soit plus douée que moi. Objectivement, son stylé libéré, subtil et plus léger que le mien me distançait confortablement. J'étais fanatique de cette fille, mais j'en étais surtout malade. Obsédé en bien et en mal, au point tel qu'il avait fallu que je l'exprime d'une façon ou d'une autre. Complexe d'infériorité de tous les jours. Ego, terrible ego, ennemi de la vérité, quand tu nous tiens. La connerie à l'état brut.

Marion m'a laissé sans nouvelles des mois durant, nous sommes devenus de vagues connaissances éloignées par l'espace et le temps. Deux âmes en peine errant sur des sentiers désolés, en bonne voie sur la route du désert émotionnel et de la perte.

Qu'est-elle devenue ? Je ne saurais le dire. Sans doute se fait-elle farcir par un nouveau coq, tandis que je m'enivre d'autres femmes en extase pelletée après pelletée. Elle doit continuer à gratter dans son coin, à

vivre à travers ses écrits et transmettre son essence dans le papier. Pour autant qu'il lui reste un morceau de chair à offrir en pâture. Je doute qu'elle ait publié quelque chose. Trop introvertie, trop timide pour cela. Et dire que moi, de mon côté, je me languis du succès de mon bouquin pourri. D'une injustice à faire pâlir un arien albinos en randonnée sur les plages baltes. Que voulez-vous ? La vie est ainsi faite. En attendant, j'ai de l'argent et c'est très bien comme ça. Je vis ma vie de petit bonhomme narcissique. J'entretiens mon sobriquet en me jouant de tout, de tout le monde et de tout ce qui peut m'arriver, et je me fonds dans cette situation.

Voilà pourquoi j'approche ma paluche à chaque fois que le monde mondain me tend la main. C'est ça. J'ai besoin d'effacer ma vie passée, d'en oublier les trous les plus secs. J'ai besoin de passer outre cette putain de fille qui a pris le plus beau bout de ma vie pour ne jamais me le rendre, car je ne la retrouverai pas. J'ai besoin de prouver ce que je vau. Le commun rencontre l'extrême. Lamentable, on en est là.

Alors, quoi de tel que le pouvoir ? Faire ce que je veux, où je veux, quand je veux. Fumer, boire et baiser ce que je veux, où je veux, quand je veux. Même le plus inexpugnable, même le plus riche. Oui, j'ai ce pouvoir-là, moi. Je suis le roi, moi. Le roi des rois, le roi des mots, le roi de la pensée, le roi de la

vie, le roi absolu. Le roi du moi, le *je* au bain. Et ce n'est pas près de s'arrêter. J'ai tout ce qu'il faut pour continuer, le pied.

Ce que vous venez de lire là n'était qu'un instant de faiblesse, enrôlé par la coquine sobriété. Mais ça y est, je viens de reprendre un verre. Je viens de reprendre une dose, et ça va beaucoup mieux. Avec vous, je vais pouvoir avancer. Je vais pouvoir revivre ma vie de patachon. Longue vie, ami de la poésie. Bonsoir, ami des vers à boire.

Toctoctoc.

— Qui est là ?